

Rolling Stone

numéro collecto

L'ANNÉE 66 DE...

BOB DYLAN
THE BEATLES
THE ROLLING STONES
ERIC CLAPTON
THE BEACH BOYS...

INTRODUCTION PAR
DONOVAN

LA

MUSIQUE - CINÉMA - SÉRIES - HIPPIES

RÉVOLUTION

BLUES BOOM - BLACK POWER...

POP

L 18588 - 29 - F: 6,50 € - RD



LES 50 GRANDS ALBUMS DE 1966

L'ANNÉE

1966

DES

BEACH BOYS

BONNES VIBRATIONS ?

Abandonnant définitivement les chansons sur le surf et les bagnoles, le génie torturé Brian Wilson compose et produit deux chefs-d'œuvre inégalés : l'album *Pet Sounds* et le single "Good Vibrations". Avant de sombrer dans un brouillard de folie et de drogues, incapable de surpasser ces coups de maître.

PAR STAN CUESTA

L'ANNÉE 1965 FUT UNE PÉRIODE DE TRANSITION POUR LES Beach Boys, qui passèrent alors de formation emblématique de la Californie bronzée à un groupe plus crédible, artistiquement. La première étape de cette évolution a eu lieu début 1965, quand Brian Wilson a annoncé qu'il cessait de se produire sur scène avec le groupe dont il était le leader, pour se concentrer sur l'écriture et la production des chansons en studio. Il a été remplacé par Glen Campbell, puis par Bruce Johnston. Le groupe a publié cette année-là deux superbes albums, *Today!* et *Summer Days (and Summer Nights!!)*, sur lesquels brillent les dernières chansons du style "fun in the sun" qui a fait sa gloire, "California Girls" et "Help Me, Rhonda".

Comme une répétition de ce qui va se passer par la suite – une tension permanente entre art et commerce – le groupe publie en novembre "The Little Girl I Once Knew", la chanson la plus complexe écrite par Brian à ce jour, qui ne se classe qu'à la vingtième place des charts, suivie d'un album absurde de reprises enregistrées au coin du feu, *Beach Boys' Party!*, dont est extraite la gentilette "Barbara Ann", énorme succès qui se classe n° 2.

Le 17 novembre, Brian Wilson enregistre, sans le groupe, un instrumental, "Run James Run", qui deviendra "Pet Sounds". Le 6 décembre, c'est la sortie américaine de *Rubber Soul*, le nouvel album des Beatles, qui bat tous les records – il se vend à 1,2 millions

d'exemplaires en neuf jours... Dans la grande maison qu'il vient de s'acheter à Beverly Hills, Brian écoute ce disque en boucle, en fumant de l'herbe : "Cet album me met sur le cul parce que c'est un album complet, avec que des bons trucs ! Je vais essayer ça, un album total qui soit une éclate..." Il annonce à sa femme : "Je vais faire le plus grand album de tous les temps."

Une sorte de compétition amicale va dorénavant l'opposer à Paul McCartney, son jumeau musical, né seulement deux jours avant lui, et qui joue lui aussi de la basse. Brian veut "battre" les Beatles à leur propre jeu, avec un album parfait du début à la fin. Il est seul, il n'a que 23 ans... et il va y arriver.

Le début de l'année 1966 voit Brian Wilson faire preuve d'une créativité hallucinante, à l'instar de nombre de ses pairs : Dylan, Beatles, Stones et Byrds sont en pleine effervescence. Ces derniers gravent ainsi leur chef-d'œuvre lysergique, "Eight Miles High", le 24 janvier, le jour même où Brian enregistre "You Still Believe in Me" dans un autre studio de L. A. Sur ce titre, comme sur l'intégralité de *Pet Sounds*, les Beach Boys ne jouent pas une seule note ! Ils sont alors en tournée au Japon, et Brian en profite pour enregistrer les parties instrumentales des chansons (et ses voix) en toute liberté, à l'aide des meilleurs musiciens de studio de la ville, pour la

Here Today

Les garçons de la plage, de haut en bas : Dennis Wilson, Al Jardine, Mike Love, Bruce Johnston, Carl et Brian Wilson.





plupart membres de la fameuse Wrecking Crew de Phil Spector, son idole absolue. Comme s'il avait attendu d'avoir les coudées franches pour s'éloigner du son calibré de leurs productions antérieures... Le groupe ne découvrira les chansons qu'à son retour, pour y ajouter des parties vocales entièrement écrites par Brian.

Le 17 février, il commence également à enregistrer "Good Vibrations", son chef-d'œuvre définitif, qu'il envisage d'intégrer à l'album. Ça ne sera pas possible, puisqu'il mettra six mois à terminer la production de cette chanson – un record, pour l'époque.

En mars, deux premiers extraits de *Pet Sounds* sont publiés en single, aux antipodes l'un de l'autre. Tout d'abord "Caroline No", enregistré en janvier, ballade magnifique de douceur, chantée par Brian sans l'aide d'aucun autre garçon de la plage. Il décide donc de la sortir sous son nom, ce qui en fait son premier disque solo de tous les temps (le deuxième paraîtra... en 1988). Et il se prend une première tasse.

À l'inverse, "Sloop John B", adaptation d'une chanson folk qui n'a rien à voir avec le reste de l'album, en sera le single le mieux classé !

C'est peu dire que Brian Wilson place la barre très haut, comme lorsqu'il répond à la question "pourquoi je reste à la maison" : "Je voulais évoluer dans les sons, les mélodies et les ambiances, (...) je voulais écrire une chanson avec plusieurs niveaux... Une chanson peut par exemple avoir des mouvements, comme un concerto classique."

Pet Sounds est publié le 16 mai. Il se classe n° 2

en Angleterre, mais son succès est très relatif aux États-Unis, puisqu'il n'atteint que la dixième position des charts, et sera le premier album des Beach Boys à ne pas être certifié disque d'or depuis leur premier LP. Au même moment, Phil Spector essuie le même genre de revers avec son formidable *River Deep, Mountain High* produit pour Ike & Tina Turner, dont l'échec américain le poussera à se retirer.

L'album désarçonne avec ses textes introspectifs, ses compositions sophistiquées et la tonalité classique de ses arrangements complexes. Le public américain ne reconnaît pas "ses" Beach Boys, qui ne sont pas non plus en phase avec la nouvelle vague psychédélique. Ils sont ailleurs. Pas faits pour cette époque, comme le dit la chanson "I Just Wasn't Made for These Times".

Les artistes, eux, comprennent – à l'image de McCartney, pour qui "God Only Knows" reste l'une des plus belles chansons jamais écrites : "C'est toujours un de mes albums préférés de tous les temps pour son inventivité musicale. (...) En 1966, je me suis dit : 'Pauvre de moi. C'est l'album ultime. Qu'est-ce qu'on va faire ?'"

En revenant d'une écoute organisée à Londres par Derek Taylor, leur ancien attaché de presse, Lennon et McCartney écrivent "Here, There and Everywhere", dont le début est inspiré par les préludes musicaux de "Wouldn't It Be Nice" et "God Only Knows". "Je l'ai tellement fait écouter à John qu'il n'a pas pu échapper à son influence, dira Paul. C'était le disque du moment. (...) C'est un classique total, imbattable à bien des égards." De son côté, le

regretté George Martin adorera le disque et ajoutera : "Sans Pet Sounds, il n'y aurait pas eu Sgt. Pepper... Pepper était une tentative d'égaliser Pet Sounds." Mais l'incompréhension se répand jusque dans le propre camp des Beach Boys. Si ses frères, Carl et Dennis, ainsi que Bruce Johnston, sont en admiration devant ce qu'a réalisé Brian et le soutiennent, Mike Love et Al Jardine craignent la réaction du public et n'auront de cesse de revenir à la bonne vieille "formule". La propre maison de disques du groupe, Capitol, affolée, tue quasiment l'album dans l'œuf en sortant, le 5 juillet un *Best of The Beach Boys* complètement à contre-courant, qui reprend leurs vieux succès et cartonne dans les charts !

Brian, de son côté, part en vrille : il fume, mange, prend du LSD, se passionne pour les trucs hippies – Yi Jing, astrologie, tarot, bouddhisme, etc. – mais sa créativité n'est pas encore atteinte. Il se plonge dans "Good Vibrations", véritable épopée enregistrée dans plusieurs

studios, avec plusieurs ingénieurs du son, sur une période de six mois et pour un coût de 16 000 dollars – du jamais vu, à l'époque !

C'est une réussite absolue, l'apogée de la carrière des Beach Boys et de Brian Wilson, une chanson révolutionnaire en quatre ou cinq parties (comme ces miniconcertos dont il rêvait), un succès artistique mais aussi commercial, puisque le single, sorti en octobre, atteint la première place des charts anglais et américains, et devient le plus vendu du groupe – le premier

à dépasser le million d'exemplaires.

Entre-temps, en août 1966, les Beatles ont publié *Revolver* et donné le dernier concert de leur carrière. Nouveau défi. Brian déclare alors vouloir écrire "une symphonie adolescente pour Dieu" appelée *Dumb Angel*, puis *Smile*, sur laquelle il travaille avec Van Dyke Parks, un allumé notoire qui lui écrit des textes incompréhensibles : "Notre prochain album sera meilleur que Pet Sounds. (...) Un son spirituel... De la musique religieuse."

Le grand n'importe quoi commence. Les parasites défoncés envahissent la maison de Brian. Le reste du groupe, surtout Mike, toujours parfait dans le rôle de la tête de nœud réac, prend Parks en grippe quand ce dernier se montre incapable de leur expliquer la signification des paroles de "Surf's Up". Brian, évidemment, adore.

L'album est censé sortir en janvier 1967 : les pochettes sont imprimées, les communiqués de presse envoyés. Mais les Beach Boys, de retour d'une tournée anglaise, n'y comprennent rien et arrivent à faire douter Brian. Pour lui, c'est le début d'une descente aux enfers qui le rendra improductif pour de longues années – et même quand il s'en sortira, il sera incapable de tutoyer à nouveau les sommets de cette magique année 1966. *Smile*, mis au placard, devient le serpent de mer – et le disque pirate – le plus fameux de l'histoire du rock. Et le restera à jamais, même quand Brian Wilson l'interprétera sur scène dans les années 2000, ou que l'album finira par sortir officiellement sous forme de work in progress en 2011...

En 1967, les Beatles sortiront *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band* et gagneront le match qui les opposait aux Beach Boys – par forfait de Brian Wilson...



WOULDN'T IT BE NICE

Les Beach Boys sur scène à Londres, sans Brian, resté à L.A. pour composer et produire ses chefs-d'œuvre en studio.

On a Carousel

Si Brian Wilson veut s'affranchir de l'image édulcorée des Beach Boys, privilégiant l'art, la partie n'est pas gagnée...

Si Brian Wilson veut s'affranchir de l'image édulcorée des Beach Boys, privilégiant l'art, la partie n'est pas gagnée...



2 The Beach Boys

Pet Sounds Capitol

L'HISTOIRE EST DÉSORMAIS CONNUE, À FORCE d'être rappelée ici ou ailleurs : Brian Wilson découvre l'album *Rubber Soul* des Beatles et ne s'en remet pas. La découverte va surtout lui servir de grand détonateur pour tenter de mener à bien les orchestrations complexes et luxuriantes qui lui traversent l'esprit, et ainsi se libérer de cette (fausse ?) superficialité que les Beach Boys incarnent depuis leurs débuts, et dont il ne peut se contenter. Avec ses frères, son cousin et la "pièce rapportée" Al Jardine en guise de pâte à modeler vocale, il va concocter un kaléidoscope sonore et mélodique qui va, ni plus ni moins, s'établir comme mètre étalon en matière d'arrangements et d'instrumentation pop. Les hits de la trempe de "Wouldn't It Be Nice" ou "Caroline No", et surtout le chef-d'œuvre absolu "God Only Knows", feront le reste...



3 Bob Dylan

Blonde on Blonde Columbia

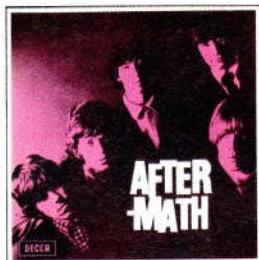
UN MORCEAU EXCEPTÉ – "ONE OF US MUST KNOW (Sooner or Later)" –, fruit de sessions infructueuses quelques mois plus tôt, le premier double album rock de l'Histoire est le fruit de sept petits jours d'enregistrement dans les studios Columbia de Nashville, en mars 1966. Sept jours durant lesquels Dylan tire la sève de ses acolytes Al Kooper (à l'orgue) et Robbie Robertson (à la guitare), et de musiciens de studio locaux. Il va surtout montrer quel troubadour il demeure, quelle que soit la trame musicale de ses chansons – folk, blues ou rock –, et combien l'urgence lui va bien au teint (une seule prise pour les onze minutes de "Sad Eyed Lady of the Lowlands"). Son meilleur album rock pour certains, des ballades immortelles ("Visions of Johanna", "Just Like a Woman", "I Want You") : Dylan met – encore – tout le monde d'accord !



4 The Byrds

Fifth Dimension Columbia

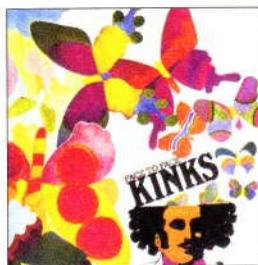
POUR LEUR TROISIÈME ALBUM, LES BYRDS Roger McGuinn, David Crosby et Gene Clark s'émancipent pour de bon ! Ils sortent notamment du carcan country-folk-rock qui les a mis sur la carte du monde un an plus tôt avec "Mr. Tambourine Man". Leur folk-rock retrouve ici sciemment imprégné d'effluves psychédélics, tant au niveau des textes (pensez vraiment terre à terre) que des sonorités de guitare – six ou douze cordes. Émancipation encore quant au choix des reprises : plus de Bob Dylan au programme – il est vrai qu'ils ont bien donné sur leurs deux premiers albums (huit fois !) et qu'ils y reviendront plus tard – mais deux de Joan Baez, et une version oubliable (malgré l'insistance de David Crosby) de "Hey Joe", qu'un certain Jimi Hendrix a très vite et définitivement s'approprié. Un autre oiseau, dans son genre...



5 The Rolling Stones

Aftermath Decca

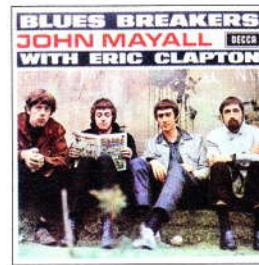
AVEC *AFTERMATH*, LES STONES ONT FINI LEURS devoirs. Fini de rendre hommage aux anciens – Chuck Berry, Muddy Waters, Willie Dixon, Bo Diddley et consorts. Désormais, entre parenthèses sous les titres des chansons, ce sera Jagger/Richards et rien d'autre. Sans rien oublier non plus, comme sur cet "Under My Thumb" plus R'n'B que nature ou ce "Doncha Bother Me" bluesy frondeur. Désormais, ils seront des mauvais garçons à la première occasion, provocateurs avec ces dames pour mieux les attirer dans leurs filets. Et, si connotations musicales il doit encore y avoir, ce sera du côté d'un certain psychédélicisme qu'on ira le chercher – pour ce qui est du jeu de sitar "à l'occidentale", Brian Jones reste le meilleur, à l'époque. De toute façon, c'est marqué à la fin : "Take It or Leave It". C'est à prendre ou à laisser !



6 The Kinks

Face to Face Pye Records

DANS L'ESPRIT DE RAY DAVIES, *FACE TO FACE* SE concevait comme ce que l'on appellera plus tard un "concept album". L'une de ses envies premières était d'ailleurs que toutes les chansons – quatorze à l'arrivée – s'enchaînent sans le moindre répit (sinon celui de retourner le vinyle). Leur label, Pye, en décidera autrement. Façon, pour Davies, de faire passer le message : les Kinks ne sont pas seulement un groupe à singles (même si "Sunny Afternoon" sera un hit). Dans ses textes aussi, le message est on ne peut plus clair : regarder l'Angleterre et ses différentes classes droit dans les yeux et les dépeindre sans concession, sinon avec une affection indéfectible pour la middle class. Musicalement, le spectre s'élargit également, entre britrock racé et R'n'B bon teint, quitte à se montrer moins rêche dans les tonalités.



7 John Mayall

Blues Breakers With Eric Clapton Decca

UN AN PLUS TÔT, IL ÉTAIT ENCORE DANS LES YARDBIRDS. Dans quelques semaines, il sera peut-être fondateur de Cream. Autant capter l'instant tant qu'il est encore là. Il ? Eric Clapton, talent prometteur devenu dieu de la guitare après ce bref passage à l'école John Mayall. Capter l'instant, graver la magie, c'est précisément ce que va permettre ces sessions de mars 1966 aux studios Decca où, derrière la voix et l'orgue de Mayall, ainsi que l'imperturbable section rythmique composée par John McVie (basse) et Hugh Flint (batterie), la guitare du futur Slowhand va s'en donner à cœur joie – il a toute liberté pour ce faire – le temps de revisiter Otis Rush, Freddie King, Robert Johnson, Ray Charles ("What'd I Say" agrémenté du motif phare de "Day Tripper" des Beatles). Le meilleur album de british blues de tous les temps, indeed.